L'un pour l'autre
Vaud. au 10 1861

L'UN POUR L'AUTRE,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR les Cens. MAURICE et THESIGNY.

Représentée au Théâtre du Vaudeville, le 28 Messidor an 10.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, n°. 558, au coin de celle Honoré.

AN X. — 1802.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mde. DE ROSELLE, jeune veuve.	Mde. BELMONT.
JULIENNE, suivante.	Mde. BLOSSEVILLE.
FLORVILLE, son amant.	M. HENRY.
JULIEN, domestique.	M. CARPENTIER.
TOM, valet étranger.	Mlle. DELISLE.
UN NOTAIRE.	M. LENOBLE.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR *d'Arlequin afficheur.*

Qu'un ouvrage soit sans défauts,
A peine en voit-on un sur mille ;
Que le bien, le mal soient égaux,
C'est encore assez difficile :
Souvent l'ouvrage ne vant rien,
C'est fâcheux..... Ah ! si dans le nôtre
Le mal l'emportait sur le bien,
Passez-nous *l'un pour l'autre.*

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi.

Ceux qui voudront avoir les accompagnemens, s'adresseront directement au C. WICHT, au Théâtre du Vaudeville.

L'UN POUR L'AUTRE,

COMEDIE-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente un Salon, à droite et à gauche deux cabinets, qui, par une ouverture du côté des spectateurs, laissent voir ce qui se passe dans leur intérieur. L'un de ces cabinets est une bibliothèque.

SCENE PREMIERE.

JULIEN, JULIENNE.

JULIENNE.

Ah ! te voilà, Julien ?

JULIEN.

Te voilà, ma prétendue ?

JULIENNE.

Ta prétendue ! pas encore.

JULIEN.

Dis-moi : as-tu découvert quelque chose ?

JULIENNE.

Tu es, à ce qu'il me paraît, aussi curieux et aussi bavard qu'autrefois.

JULIEN.

Songe que je ne suis ici que depuis hier, et qu'il est naturel que je cherche à avoir des renseignemens sur notre nouvelle maîtresse.

JULIENNE.

Que pourrais-je t'apprendre ? Tu es entré le soir et moi le matin, je ne puis en savoir guères plus que toi.

JULIEN.

C'est cependant singulier que dans un même jour, cette dame ait renvoyé tout son monde. — Il y a là-dessous quelque chose que je voudrais bien savoir.

JULIENNE.

Que t'importe ?

JULIEN.

Tiens, vois-tu, c'est que je suis fatigué de courir de maison en maison; je voudrais enfin me fixer quelque part; il y avait tant d'ouvrage chez cette grosse lingère que j'ai quittée : vingt demoiselles, sans compter la maîtresse, à servir tous les jours.

AIR : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Aux deux bouts de la ville
Chaque jour je portais,
Du pas le plus agile,
Et billets
Et poulets;
Mais au train dont j'allais,
A la fin on se lasse ;
Je ne regrette point mes pas,
Mais, vois-tu bien, je n'étais pas
Assez fort pour la place.

Il est vrai qu'après cela je suis entré dans une maison bien tranquille; un brave rentier ! c'est bien le meilleur homme !

Même air.

Sa cuisine bornée
Était sans embarras,
Pour toute la journée
Nous faisions un repas.
Il ne me grondait pas,
Me traitait avec grace;
Mais moi, j'avais un grand défaut,
Entre nous, c'est que j'avais trop
D'appétit pour la place.

JULIENNE.

Ne penses plus à tout cela ; nous voilà ensemble, il faut tâcher de ne plus nous quitter.

JULIEN.

Je le desire : mais je crains, vois-tu, qu'il n'y ait déjà du nouveau dans la maison.

JULIENNE.

Est-ce que de ton côté ; tu aurais remarqué quelque chose ?

JULIEN.

Tu me crois bavard ! si je n'avais rien remarqué, t'aurais-je fait des questions ? — Tu sors maintenant de chez madame : — Comment est-elle ce matin ?

JULIENNE.

Elle a passé une très-mauvaise nuit.

JULIEN.

Je m'en serais douté : mon avis, s'il faut que je te le dise, est qu'il y a du mariage sous jeu.

JULIENNE.

Du mariage ?

JULIEN.

Ou du moins quelque chose qui y ressemble diablement.

JULIENNE.

Sur quoi sont fondés tes soupçons ?

JULIEN.

D'abord, toute la soirée d'hier s'est passée en allées et en venues, et tout cela avec un air de mystère !..... — Ensuite, madame m'a fait apporter les cartons où sont ses papiers de famille.

JULIENNE.

Après ?

JULIEN.

Après cela, madame a brulé deux gros paquets de petites lettres qui avaient une odeur délicieuse.

JULIENNE.

Eh bien ?

JULIEN.

Eh bien ! tu ne devines pas ? Quand une femme brûle ses lettres, c'est qu'apparemment elle ne veut pas que celui qui doit venir après, se doute de celui qui a écrit auparavant. — Je te le dis, Julienne, tout cela ne nous annonce rien de bon.

JULIENNE.

Comment ! rien de bon, je ne t'entends pas.

JULIEN.

Je veux dire que pour des gens comme nous, avec une veuve qui se marie, il n'y a plus que de l'eau à boire.

Mad. DE ROSELLE, (*en dehors.*)

Julienne ?

JULIENNE.

C'est madame. — Va-t-en et habille toi pour paraître décemment devant elle.

JULIEN.

Oui, oui. — Tâche de savoir quelque chose.

SCENE II.

Mad. ROSELLE, JULIENNE.

Mad. ROSELLE.

AVEC qui étiez vous là ?

JULIENNE.

Avec mon cousin Julien, madame, votre nouveau domestique.

Mad. ROSELLE.

Dites-moi, Julienne, personne n'est venu ce matin?

JULIENNE.

Pardonnez-moi : le peintre qui a commencé votre portrait, est venu pour savoir si madame est dans l'intention de le faire finir : il ne faut plus, dit-il, qu'une séance.

Mad. ROSELLE.

S'il revient, qu'on le paie, je n'en veux plus. — aucune autre personne d'ailleurs ne s'est présentée?

JULIENNE.

Non, madame.

Mad. ROSELLE.

Je n'ai pas de lettre?

JULIENNE.

Non, madame.

Mad. ROSELLE.

C'est bon ! Ne revenez que lorsque je vous appellerai.

SCENE III.

Mad. DE ROSELLE.

LE perfide ! Il ne cherche plus même à se justifier ; parce que j'ai renvoyé deux de ses lettres, il ne m'écrit plus : est-ce ainsi que se conduirait un homme qui n'aurait rien à se reprocher ? Non, non, Florville, vous ne m'avez jamais aimé !... quel parti prendrai-je?

à quoi me résoudre ?... Placée entre un homme que j'aimais et qui m'a trahie, et un ami généreux dont les soins m'ont prouvé la constance, j'ai promis de me décider aujourd'hui ; en aurai-je la force? Mais quel est donc cet attrait qui me reporte toujours vers un homme que j'ai tant de raison de haïr? ne m'a-t-on pas prouvé sa perfidie, puis-je douter que l'ingrat Florville n'en aime une autre? Et quel moment prend-il, lorsque j'allais m'unir à lui, lorsque je venais d'obtenir l'aveu de ma famille! Je l'ai chassé de mon cœur, et je ne puis le chasser de ma pensée! (*Elle prend un livre.*) C'est encore lui qui a écrit ce nouveau roman! Comme les beaux sentimens coûtent peu à messieurs les auteurs! Dans leurs livres, les héros sont toujours parfaits; quant à eux, c'est autre chose! (*Elle s'asseoit et lit.*) « La première leçon d'infidélité fut donnée par une femme! » (*Elle se lève.*) Quel mensonge! Voilà pourtant comme on imprime tout! On voit bien que c'est un homme qui a écrit cet ouvrage. Si j'en écrivais un, je sais bien ce que je dirais :

AIR : *La walse est chez nous.*

Indiscret amant,
Epoux négligent,
Ami faux,
Se croyant sans défauts,
De l'homme du jour,
Qui nous fait la cour,
Trait pour trait
C'est bien là le portrait.

D'un œil timide,
D'abord il guide,
Avec art,
Un regard
Perfide,
La candeur
Semble au fond de son cœur.

Son air nous séduit,
Notre cœur le suit,
Et bientôt
Il se rend, mais trop
Tôt :
Adieu l'ivresse,
Le charme cesse,
A l'autel,
Le cruel
Nous laisse,
Et l'amour
Est parti sans retour.

Indiscret amant,
Epoux, etc.

SCENE IV.

Mde. DE ROSELLE, JULIENNE.

Mad. DE ROSELLE.

Je n'ai pas sonné.

JULIENNE.

Madame, c'est qu'il y a là quelqu'un.

Mad. DE ROSELLE.

Qui? monsieur de Florville.

JULIENNE.

Non, madame.

Mde. DE ROSELLE.

Et qui donc? — Ne pouvez-vous pas vous expliquer tout de suite?

JULIENNE.

Mais, je ne savais pas que madame attendait quelqu'un.

Mad. DE ROSELLE.

Et qui vous a dit que j'attends quelqu'un?

JULIENNE.

Je n'en sais rien; mais à la chaleur dont madame a parlé de M. de Florville.

Mad. DE ROSELLE.

A la chaleur dont j'ai parlé! Où avez-vous vu que j'avais mis de la chaleur à prononcer ce nom-là? N'est-il pas affreux que dans sa propre maison il faille, avec ses gens, mesurer ses paroles, craindre les interprétations.....

JULIENNE.

Mais, madame....

Mad. DE ROSELLE.

Savez-vous pourquoi j'ai renvoyé, il y a deux jours, tous mes gens? C'est qu'ils étaient, comme vous, curieux; c'est qu'ils cherchaient à pénétrer leur maîtresse, c'est qu'ils me parlaient sans cesse de ce M. de Florville, dont je retrouve le nom dans votre bouche.

JULIENNE.

Excusez-moi, madame, si je l'ai prononcé; ce n'est qu'après vous.

Mad. DE ROSELLE.

Je vous pardonne; mais songez-y une autre fois.

JULIENNE.

Oh! voilà qui est fini; dès que le nom de M. de Florville déplaît si fort à madame, je ne le prononcerai plus; c'est que, voyez-vous, quand on n'est pas averti, un nom est comme un autre; et moi, j'aurais cent fois prononcé le nom de M. de Florville, que je n'aurais pas cru faire de la peine à madame.

Mad. DE ROSELLE.

Aurez-vous bientôt fini? — Quand vous êtes entrée si brusquement, que vouliez-vous me dire?

JULIENNE.

C'est un domestique qui porte une lettre à madame.

Mad. DE ROSELLE.

De quelle part vient-il?

JULIENNE.

Je ne lui ai pas demandé; mais à son air, on dirait qu'il a quelque chose à se reprocher, il est honteux, lève les yeux au ciel, pousse de profonds soupirs.

Mad. DE ROSELLE.

Faites entrer.

SCENE V.

Mad. DE ROSELLE.

CETTE pauvre Julienne, je l'ai brusquée et elle n'avait pas tort. — Ah ! qu'on est aisément mal avec les autres quand on est mal avec soi-même ! — C'est aussi ce roman qui me donne de l'humeur..... Retrouver à chaque page tous ces grands mots d'honneur, de fidélité de délicatesse.

AIR : *Trouverez-vous un Parlement?*

Le monde enfin n'est-il pas las
De cet ennuyeux étalage ?
A quoi bon tous ces vains éclats
Et ce pompeux échaffaudage !
Messieurs les auteurs, gens de bien,
Qu'à genoux l'univers contemple,
Au lieu de leçons, devraient bien
Nous prêcher une fois d'exemple.

SCENE VI.

Mde. DE ROSELLE, TOM.

Mad. DE ROSELLE.

QUE vois-je ? Quel est ce valet ?

TOM.

Est-ce que miledy ne reconnaît pas Tom ? C'est pourtant moi qui l'ai versée le mois dernier au bois de Boulogne. — Miledy me reconnait-elle à présent ?

Mad. DE ROSELLE.

Oui, je vous remets, vous venez, sans doute, de la part de M. de Florville, mais je ne veux rien recevoir de lui.

TOM.

Je ne viens pas de la part de M. de Florville. Ah! (*Il pleure.*) Je ne suis plus à son service.

Mad. DE ROSELLE.

Il vous a renvoyé ?

TOM.

Non, miledy, et ce n'est pas que je ne l'aie bien mérité.

Mad. DE ROSELLE.

Vous l'avez quitté ?

TOM.

Hélas ! oui, miledy. Je suis maintenant au service de M. de Gernance, c'est lui qui m'envoie à vous.

Mad. DE ROSELLE.

M. de Gernance ?

TOM.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

C'était le moins qu'il pouvait faire,
Après ce que j'ai fait pour lui ;
J'ai même augmenté de salaire,
Et je n'en ai que plus d'ennui.

C'était un si bon maître que M. de Florville!

Je ne pourrai jamais mieux être,
Et quoiqu'il m'ait souvent tancé,
Même par fois un peu rossé,
Moi, j'aimerai toujours mon maître.

Mad. DE ROSELLE.

Finissons. N'avez-vous pas une lettre à me remettre?

TOM.

Oui, miledy, la voilà, et cette boîte avec.

Mad. DE ROSELLE (*lisant à part*).

Un écrin ! quelle magnificence ! « Mon aimable » amie, D'après votre parole formelle, vous avez » fixé pour le jour de notre union celui où je vous » apporterais la preuve positive que l'indigne Flor- » ville vous a trahie — Voici une de vos lettres que » j'ai retirée des mains de la femme à qui Florville » vous a sacrifiée. N'ayez-donc plus de scrupule » d'abandonner un homme qui le premier a trahi ses » engagemens. La meilleure manière que vous ayez de » vous venger, est qu'il ne soit instruit de notre » mariage que lorsqu'il sera fait : conduisons donc la » chose avec tout le mystère convenable. J'ai fait » avertir votre notaire, qui ne saura que chez vous » le nom de l'homme qui va être assez heureux pour » vous posseder. Pour plus de précaution, il entrera » par la petite porte de votre maison. Voilà mon » plan, songez qu'hier il était aussi le vôtre ; un mot » de vous va faire du fidèle Gernance le plus heureux » des hommes.

J'ai promis, je n'en disconviens pas ; mais M. de Gernance, laissez-moi le tems de respirer.

» On m'apprend dans le moment que Florville » doit retirer de chez le peintre le portrait que vous » faisiez faire pour lui, et qu'il aura le même sort que » vos lettres ».

— Sacrifier aussi mon portrait ! quelle indignité ! et elle ne serait pas punie ! Oui, Gernance, oui, vous aurez la récompense de tous vos soins, de votre généreuse conduite. (*A Tom.*) Allez retrouver celui qui vous envoie, dites-lui que je tiendrai ma promesse, que je m'en rapporte à lui. — Quand à ceci (*prenant l'écrin*), je ne puis l'accepter ; si je croyais que Gernance imaginât que son immense fortune est de quelque chose dans mon choix, tout serait rompu entre nous. Je l'attends, qu'il vienne. A Ilz.

TOM.

Un mot, miledy. Je voulais profiter de l'occasion de cette lettre, pour faire à miledy une petite confidence.

Mad. DE ROSELLE.

A moi ?

TOM.

Oui. Il faut absolument que je parle à vous ou à M. de Florville. Si je parle à M. de Florville, je suis sûr qu'il me tuera avant de me pardonner, au lieu que miledy est si bonne !

Mad. DE ROSELLE.

Laissez-moi.

TOM.

Pardon : puisque vous ne voulez pas m'entendre, je vais risquer de me faire tuer par mon véritable maître. (*Il sort.*)

SCENE VII.

Mad. DE ROSELLE.

SACRIFIER aussi mon portrait ! Le perfide, mais ne perdons pas de tems, envoyons reprendre le portrait, que Florville n'accomplisse pas son affreux dessein. Julienne ! Julienne ! — Quand j'y pense, pour mieux me venger, si je le donnais à son rival ?

SCENE VIII.

Mad. DE ROSELLE, JULIENNE.

JULIENNE.

MADAME.

Mad. DE ROSELLE.

Le peintre n'a-t-il pas fait dire qu'il ne fallait plus qu'une séance pour arranger mon portrait ?

JULIENNE.

Oui, madame.

Mad. DE ROSELLE.

Vîte un schall.

Air : *Vaudeville de Florian.*

Lorsque tu me manques de foi,
Ingrat ! j'en tirerai vengeance.
Le portrait commencé pour toi,
On va l'achever pour Gernance.
Traître à l'honneur, traître à l'amour,
Pour punir ton cœur infidèle,
Tu perdras, dans le même jour,
Et la copie et le modèle.

SCENE IX.

LES MÊMES; JULIEN (*habillé.*)

JULIEN.

COMMENT madame me trouve-t-elle avec son habit?

Mad. DE ROSELLE.

Je vais sortir : écoutez-moi bien tous les deux : J'attends M. de Gernance, s'il venait avant mon retour, vous le laisserez entrer.

TOUS DEUX.

Oui, madame.

Mad. DE ROSELLE.

De cet autre côté, vous tiendrez la porte du petit escalier ouverte, et lorsque mon notaire se présentera, vous l'introduirez dans la bibliothèque.

JULIEN.

Oui, madame. (*A part.*) Un notaire ! quand je l'avais dit.

Mad. DE ROSELLE.

Ecoutez-moi encore. Si une autre personne se présentait...

JULIEN.

Qui cela, madame ?

Mad. DE ROSELLE.

Tu sais bien, Julienne, cette personne dont tu me parlais ce matin.

JULIENNE.

J'entends, celle dont madame m'a défendu de prononcer le nom.

Mad. DE ROSELLE.

Justement, si cette personne-là venait, vous la congédieriez, entendez-vous?

JULIEN.

Oui, madame.

Mad. DE ROSELLE.

Je ne veux pas que ces deux messieurs se rencontrent chez moi.

JULIEN.

Soyez tranquille, madame, soyez tranquille.

SCENE X.

JULIEN, JULIENNE.

JULIENNE.

AH! ça, Julien, nous voilà tous deux au service de cette dame; pour les premiers jours que nous sommes chez elle, il faut lui donner des preuves de notre intelligence.

JULIEN.

JULIEN.

Sans doute. Mais voyez un peu la grande difficulté, ouvrir la porte à l'un, la fermer à l'autre ; au village comme à la ville, cela se fait tous les jours. — Dis-moi plutôt : Puisque madame attend un notaire, si nous en profitions pour nous marier ? Je sais que Julienne est vertueuse ; mais, sois-en sûre, il n'y a rien tel qu'un joli garçon pour assurer la vertu d'une femme.

JULIENNE.

Nous verrons cela.

JULIEN.

Tu dis toujours la même chose ; prends-y garde, vois-tu, depuis la guerre, les filles ne font plus tant les renchéries, et c'est tout naturel, parce que maintenant les garçons sont rares.

JULIENNE.

Vaudeville de l'isle des femmes.

Tu le prends sur un ton trop haut ;
Crois-moi, quand on vous juge en somme,
Fort aisément pour ce qu'il vaut,
On estime le prix d'un homme.

JULIEN.

Contre tous les hommes, eh bien !
Dis-moi donc ce qui t'indispose ?

JULIENNE.

Tu veux le savoir, écoute :

C'est que la moitié n'en vaut rien,
Et l'autre moitié pas grand chose.

Au lieu de jaser, vas faire ton ouvrage. Si M. de Germance est le futur de madame, faut-il, quand il viendra, qu'il trouve tout en ordre chez elle.

JULIEN.

Cela est bien dit, parce que d'abord, quand on se marie, il faut que ce jour-là tout soit en place dans une maison. — Par où commencerons-nous ?

JULIENNE.

Tiens, prends ces livres qui sont sur la table, et reportes-les dans la bibliothèque, tu rangeras cette pièce. Moi, je rangerai l'autre.

JULIEN (*prend et porte les livres dans la bibliothèque*).

Voilà qui est dit.

SCÈNE XI.

JULIENNE.

CE Julien, comme il est bavard : il veut que je l'épouse, mais je le crois trop paresseux.

SCENE XII.

JULIENNE, JULIEN, (*dans la bibliothèque dont il ouvre la fenêtre.*)

JULIEN.

DIS-DONC, Julienne, comme elle est drôlement composée, la bibliothèque de notre maîtresse ? je n'y trouve aucun de ces livres que j'aime tant à lire, comme par exemple : l'histoire des quatre fils Aymond, le petit Poucet, l'almanach de Mathieu Lensberg.

JULIENNE.

Tu t'occupes à regarder les livres, au lieu de les ranger, madame sera bien contente quand elle va rentrer. Je ne t'écoute plus. (*Elle entre dans le cabinet à gauche.*)

JULIEN.

Tu as raison ; c'est que j'ai beaucoup de disposition, moi, à donner dans la science.

SCENE XIII.

JULIEN (*dans la bibliothèque*) JULIENNE (*dans le cabinet*) FLORVILLE.

FLORVILLE.

PERSONNE ici ! sans que l'on m'ait vu, j'ai traversé la cour, si je pouvais aussi heureusement pénétrer jusques chez elle, me jetter à ses genoux ; ah! madame de Roselle, il faudra bien que vous l'accordiez, cette explication que vous me refusez toujours.

JULIEN.

Dis-donc, Julienne.

JULIENNE.

Eh bien ! quoi ?

JULIEN.

Quel est le nom de ce monsieur que madame ne veut pas recevoir ?

JULIENNE.

Il s'appelle Florville.

FLORVILLE (*se reculant et à part.*)

Florville ?

JULIENNE.

Et celui qu'il faut laisser entrer, c'est M. de Gernance.

JULIEN.

C'est entendu ! introduire Gernance et mettre Florville à la porte, sans miséricorde.

FLORVILLE (*à part.*)

Insolens valets ! Que vais-je faire ?

JULIEN.

Mais dis-moi donc, Julienne, de peur que je ne me trompe, quelle tournure a ce M. de Florville ?

JULIENNE.

Je ne l'ai jamais vu.

JULIEN.

Et M. de Gernance ?

JULIENNE.

Je ne le connais pas plus que l'autre.

JULIEN.

Eh bien ! tu me fournis-là de jolis renseignemens. Attends, je crois que j'ai trouvé l'affaire ! C'est Gernance qui est le favori, n'est-ce pas ?

JULIENNE.

Oui.

JULIEN.

Dans ce cas :

AIR : *Mes bons amis.*

D'un air aisé,
L'amant favorisé
Se présente chez sa maîtresse ;
Et d'un ton franc,
A l'instant il lui rend
Les devoirs de la politesse.

JULIENNE.

Voilà qui est bien pour Gernance, mais pour Florville ?

JULIEN.

Pour Florville ?

L'amant congédié,
Vient sur un autre pié,

Allongeant l'une et l'autre oreille,
Osant à peine s'avancer,
Craignant de se faire annoncer.

FLORVILLE (*à part.*)

Le coquin me peint à merveille.

JULIENNE.

Je ne t'aurais jamais cru tant d'esprit.

JULIEN.

Tiens, je parierais encore que ce Florville doit être un sot.

FLORVILLE.

Un sot !

JULIEN.

Oui, puisqu'il se laisse ainsi souffler sa maîtresse, il n'y a pas de doute.

FLORVILLE (*à part.*)

Voilà un drôle qui m'arrange joliment.

JULIEN.

Allons, c'est clair, ils peuvent maintenant se présenter, je suis bien sûr de ne pas m'y tromper.

JULIENNE.

Et la porte de l'appartement que tu as oublié de fermer ! (*Elle disparaît.*)

JULIEN.

Cela est vrai, j'y cours.

FLORVILLE (*sortant.*)

Un moyen se présente, profitons-en.

JULIEN (*paraissant.*)

Julienne a raison ; il est toujours bon, quand on veut empêcher les gens d'entrer, de fermer la porte. (*Il la ferme et on frappe.*) Eh bien ! déjà quelqu'un ? ma foi je m'y suis pris à tems ; qui est là ?

FLORVILLE (*en dehors.*)

Ouvrez.

SCENE XIV.

JULIEN, FLORVILLE.

JULIEN.

QUI demandez-vous ?

FLORVILLE.

Madame de Roselle.

JULIEN.

Monsieur, elle est sortie.

FLORVILLE.

Sortie ! j'attendrai son retour.

JULIEN.

(*A part.*) Quel est celui-là ? Il est joli garçon. Ce pourrait bien être l'amant préféré; cependant tenons-nous sur nos gardes. (*Haut.*) Monsieur, permettez...

FLORVILLE.

D'où vient cette difficulté ? votre maîtresse n'a-t-elle pas donné ici un rendez-vous à quelqu'un ?

JULIEN.

Il est vrai.

FLORVILLE.

A M. de Gernance ?

JULIEN.

Précisément.

FLORVILLE.

Ainsi donc, je reste.

JULIEN.

Un moment, monsieur, un moment.

FLORVILLE.

C'est que je vois que vous ne me connaissez pas encore.

JULIEN,

S'il faut vous dire la vérité, je ne vous connais pas beaucoup.

FLORVILLE.

AIR : *Vaudeville de M. Guillaume.*

S'il est ainsi, le besoin est extrême
De hâter ce moment heureux,
Il nous faut faire, à l'instant même,
Connaissance ici tous les deux.

(*Il lui met une bourse dans la main.*)

JULIEN.

Monsieur, avec de telles prévenances,
On se fait, c'est-là mon avis,
Non-seulement des connaissances,
Mais encor des amis.

Pardon, mille fois pardon ! d'avoir pu hésiter à vous reconnaître. — C'est que j'ai une consigne, voyez-vous ; il y a un certain monsieur que je dois éconduire ; mais ce monsieur là n'est certainement pas Monsieur. — Ma cousine Julienne ? ma cousine Julienne ? Plus d'embarras, voici M. de Gernance.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JULIENNE.

JULIENNE.

VOTRE servante monsieur. (*bas à Julien.*) Mais es-tu bien sûr ?

JULIEN (*bas à Julienne et lui cachant sa bourse.*)

J'ai même, pour en être convaincu, des raisons secrettes.

FLORVILLE (*à part.*)

Un complot se trame ici contre moi, si je pouvais m'en instruire ?

AIR : *Du pas redoublé.*

Quelqu'argent m'a rendu déjà
Le valet favorable ;
Ce brillant sans doute rendra
La suivante traitable.
Mais de peur que sur mes présens,
Un scrupule l'arrête,
Jettons d'abord un grain d'encens
Pour lui tourner la tête.

JULIEN (*sortant*)

C'est entendu.

SCENE XVI.

FLORVILLE, JULIENNE.

FLORVILLE.

C'EST Mademoiselle qui a succédé à Justine ?

JULIENNE.

Oui, monsieur.

FLORVILLE.

Je ne puis qu'applaudir au choix de madame de Roselle.

AIR : *De Calpigi.*

Justine était intéressante,
Mais Julienne est séduisante,
Surtout quand elle vous sourit.

JULIENNE (*à part.*)

Il paraît avoir de l'esprit.

FLORVILLE.

Justine avait beaucoup de grace ;
Mais Julienne en tout l'efface,
Cela soit dit sans compliment.

JULIENNE (*à part.*)

Ce jeune homme est vraiment charmant.

FLORVILLE.

Je crains seulement de ne pas rencontrer dans Julienne tout ce que je perds dans Justine ; c'était une amie si sincère, une confidente si intime ?

JULIENNE.

Justine votre amie ? Ce pauvre monsieur, comme il était trompé !

FLORVILLE.

Que voulez-vous dire ?

JULIENNE.

Figurez-vous que c'était tout le contraire ; au lieu de parler pour vous, elle parlait sans cesse pour Florville, c'est ce qui l'a fait chasser.

FLORVILLE.

Vraiment ?

JULIENNE.

Eh oui ! aussi vous pensez bien que moi, je me garderai d'en ouvrir la bouche.

FLORVILLE.

Ce sera bien fait.

JULIENNE.

Au lieu que si je puis être utile à monsieur, il n'a qu'à parler.

FLORVILLE.

J'accepte les services de Julienne et je veux même es reconnaître. (*il lui présente une bague.*) Prends.

JULIENNE.

Est-ce que Justine acceptait ?

FLORVILLE.

Justine ne refusait jamais.

JULIENNE (*prenant.*)

En ce cas.....

FLORVILLE.

Maintenant que la confiance est établie, que Julienne me connaît, nous pouvons parler à cœur ouvert.

JULIENNE.

Oh oui ! monsieur. Mais que puis-je faire pour vous ? Tout n'est-il pas décidé ? J'étais tout-à-l'heure à cette place avec Julien, et Madame a dit : Vous tiendrez la porte du petit escalier ouverte, et lorsqu'un notaire se présentera, vous l'introduirez dans la bibliothèque.

FLORVILLE.

Un notaire ? cela signifie beaucoup.

JULIENNE.

Un notaire ? cela signifie tout. Vous allez être heureux !

FLORVILLE.

Heureux moi ? Tu crois donc que mad. de Roselle veut épouser Gernance.

JULIENNE.

Sans doute ; vous faites l'ignorant ; mais vous savez bien ce qui en est.

FLORVILLE (*à part.*)

Gernance épouser mad. de Roselle, se pourrait-il ?

JULIENNE.

Mais, monsieur, qu'avez-vous donc ?

Vaudeville de oui et non.

Vous paraissez peu satisfait.

FLORVILLE.

Je suis très-content, je t'assure.

JULIENNE.

Quand on est joyeux, en effet,
Cela se voit sur la figure.

FLORVILLE.

Le mariage, mon enfant,
Fait penser plus qu'on ne peut dire.

JULIENNE.

Et, Monsieur, c'est tout justement
Ce qu'il fait penser qui fait rire.

FLORVILLE (*à part.*)

Je ne sais plus où j'en suis, à chaque moment mon embarras redouble.

SCENE XVII.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN.

AH! mon dieu! mon dieu! mon dieu!

JULIENNE.

Eh bien! qu'as-tu donc?

JULIEN.

Expliquez-moi cela, monsieur? Est-ce que vous avez un frère?

FLORVILLE.

Non.

JULIEN.

Vous êtes donc double?

FLORVILLE.

Comment double ?

JULIEN.

C'est qu'il y a là-bas un autre Monsieur qui à toute force veuts'appeller Gernance.

FLORVILLE.

(*A part.*) Nous y voilà ! (*Haut.*) Gernance ? voilà un singulier personnage. Et que lui as tu répondu ?

JULIEN.

Je lui ai dit honnêtement qu'il se trompait ; mais il tient bon et soutient son dire.

FLORVILLE.

Mais ne va-t-il pas monter ?

JULIEN.

Ne craignez rien, il est aux prises avec le portier.

FLORVILLE.

Ah ! ah ! ah ! je crois me douter qui ce peut être ; l'aventure serait plaisante. D'honneur, M. de Florville, je ne vous croyais pas tant d'invention.

LES DEUX VALETS.

M. de Florville ?

FLORVILLE.

Oui, ce ne peut être que lui. N'est-ce pas un homme d'une taille ordinaire ?

JULIEN (*courant à la fenêtre.*)

Un moment, je ne me rappelle pas trop..... D'une taille ordinaire, dites-vous ? — Oui, Monsieur.

FLORVILLE.

La figure commune ?

JULIEN.

La figure commune ? — Justement !

FLORVILLE.

Des cheveux noirs, des boucles-d'oreilles ? cinq collets à sa redingotte.

JULIEN.

Cinq collets ? Attendez : un, deux, trois, quatre, cinq ; — Oui, monsieur, ils y sont tous les cinq.

FLORVILLE.

De petites guêtres ?

JULIEN.

Oui, monsieur, des petites guêtres de Nankin

FLORVILLE.

Je vous l'avais dit.

JULIENNE.

Comme les hommes sont rusés ! — Mais quel peut être son but ?

FLORVILLE.

Il est facile à voir Instruit apparemment que mad. de Roselle ne voulait recevoir aujourd'hui que M. de Gernance, et espérant se justifier auprès d'elle, Florville a pris le nom de Gernance pour pénétrer ici.

JULIENNE.

Heureusement que vous êtes arrivé le premier. Mais qu'allons nous faire ?

JULIEN.

Ecoutez-moi, voici mon avis :

AIR : *Quand un tendron.*

Il croit que vous êtes absent,
Afin de le confondre ;

Faisons-le monter à l'instant.
Que pourra-t-il répondre ?
Quand il verra Monsieur présent,
Cela sera divertissant ;
Vraiment,
Oh, oh, oh, oh ! ah, ah, ah, ah !
Combien surtout Monsieur rira,
Là, là.

J'y cours.

FLORVILLE.

Vraiment garde-t'en bien, ce serait compromettre mad. de Roselle. (*Apart.*) Si je quitte la place, je suis perdu, s'il parle à mad. de Roselle, je suis perdu encore. (*Haut.*) Ecoutez-moi, mes amis : je connais ce Florville, c'est un entêté ; supposé que vous l'empêchiez d'entrer, il est homme à attendre mad. de Roselle à la porte, et à ne plus la quitter, vous sentez quel embarras pour elle. — Faisons un coup de maître.

JULIEN.

Oui, faisons un coup de maître.

FLORVILLE.

L'essentiel est de le tenir écarté jusqu'à ce que l'affaire avec le notaire soit terminée. — Vous concevez ?

JULIEN.

A merveille !

FLORVILLE.

Il faudrait donc, sous un autre prétexte quelconque, le conduire là..... quelque part.

JULIEN.

J'entends, où il resterait jusqu'après le mariage.

FLORVILLE.

C'est cela ! vous pourriez, par exemple, supposer que vous avez ordre de le faire attendre dans un certain endroit, et là....

JULIEN.

Un tour de clef suffit. C'est bien ! mais où le feronsnous passer ?

JULIENNE.

Il fait beau, propose lui une petite promenade dans le jardin.

JULIEN.

C'est cela !

AIR : *Quand un tendron.*

Il est bon de prendre les gens
Qui veulent nous surprendre.

JULIENNE.

Il venait rire à vos dépens,
Vous allez le lui rendre.

JULIEN.

J'entends déjà d'ici ses cris
Quand il va se trouver surpris,
Et pris.

TOUS LES TROIS.

Oh, oh, oh, oh ! ah, ah, ah, ah !
Bien fin qui vous / nous attrapera,
Là, là.

SCENE XVIII.

FLORVILLE, JULIENNE.

FLORVILLE (*à part.*)

BRAVO ! Florville, jusqu'ici cela va à merveille.

RONDEAU.

AIR du congé : *J'aime les amours.*

Saisir lestement
Le moment,
Et puis gaîment
Hâter le dénouement;

C'est là tout le talent
D'un amant.
Car bien souvent,
Tout dépend
D'un instant.

Dans un mauvais pas,
Point d'éclats,
L'homme adroit fuit
Et s'éloigne sans bruit;
Mais qu'un jour heureux,
A ses vœux
Offre le prix,
A l'instant il est pris.

Saisir lestement
Le moment, etc.

On accuse en vain
Le Destin;
De son arrêt
Il faut subir l'effet;
A Paris,
Comme en tout pays,
Le plus adroit
A toujours le bon droit.

Saisir lestement
Le moment, etc.

JULIENNE.

Monsieur, monsieur?

FLORVILLE.

Eh bien! quoi?

JULIENNE.

On vient de ce côté..... c'est sans doute.... et mais oui, tout justement.

FLORVILLE.

Qui diable cela peut-il être encore?

JULIENNE.

Avez-vous oublié? — C'est le notaire.

FLORVILLE.

FLORVILLE.

Le notaire ? autre embarras : je ne l'attendais pas sitôt.

SCENE XIX.

LES MÊMES, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

JE suis exact, et j'ai suivi de point en point les ordres que l'on m'a donnés, j'entre dans la maison par la petite porte, je monte par l'escalier dérobé, tout cela annonce du mystère, et je vois qu'il s'agit d'un mariage secret. Mais où est mad. de Roselle ?

JULIENNE.

Elle ne tardera pas à rentrer ; en attendant, monsieur, établissez-vous dans la bibliothèque, c'est-là que mad. m'a dit de vous recevoir.

LE NOTAIRE.

Monsieur est un ami ?

FLORVILLE.

Oui, monsieur.

LE NOTAIRE.

Peut-être un des témoins ?

FLORVILLE.

Non, monsieur.

JULIENNE.

Ne voyez-vous pas que monsieur est le futur ?

LE NOTAIRE.

Ne perdons pas de tems, puisque monsieur est le futur, il va me dire les intentions mutuelles, son nom, ses qualités ; enfin, tout ce que je dois savoir.

FLORVILLE.

Déjà! qu'est-il besoin ? Préparez toujours l'acte, et ce qui vous embarrassera vous le laisserez en blanc.

LE NOTAIRE.

Excusez, monsieur. Notaire de madame de Roselle, je dois veiller à ses intérêts : or çà, voyons : la fortune de monsieur est-elle en rentes, en capitaux, en tiers consolidé, en fonds de terres ? Des fonds de terres, monsieur, voilà ce qu'il faut.

Vaudeville d'Abuzar.

Pour dormir d'un profond sommeil,
Parlons sans nous montrer avides,
De bonnes terres au soleil,
Rapportant peu, mais bien solides ;
Le sort du reste est inconnu,
Le plus habile s'aventure ;
Moi je préfère un revenu
Hypothéqué sur la nature.

FLORVILLE (*à part*).

Je suis trop avancé pour reculer; mais signer le contrat serait bien hardi.

LE NOTAIRE.

Monsieur a sans doute aussi quelque petite clause à insérer dans l'acte. Il est d'usage, des deux côtés, d'établir ce que nous appelons un préciput. Ne perdons pas de tems, occupons-nous tout de suite....

FLORVILLE.

A quoi bon des particularités? suivez, à cet égard, la formule ordinaire.

LE NOTAIRE.

Voilà bien les jeunes gens ! l'action la plus essentielle de la vie est traitée avec une légèreté!... Connaissez-vous, monsieur, toute l'importance d'un bon contrat ?

AIR : *Du haut en bas.*

C'est le contrat
Qui fait le bonheur d'un ménage :
C'est le contrat
Qui des époux fixe l'état :
Au milieu d'un monde volage,
Que deviendrait le mariage,
Sans le contrat ?

C'est un contrat
Qui fait que les hommes sont fières :
C'est un contrat,
Qui fait le salut d'un état ;
Malgré tant de femmes sincères,
De nos enfans si nous sommes pères,
Sans le contrat ?

Venez, monsieur, venez, suivez les conseils de l'expérience.

FLORVILLE.

(*A part.*) En vérité, je ne sais ce que je dois faire. (*Haut.*) Mais, est-il donc si nécessaire ?

LE NOTAIRE.

Je vois votre impatience ; il vous tarde d'être aux pieds de la femme à qui vous allez vous unir. Songez à l'essentiel, monsieur.

Vaudeville de SE FACHERA-T-IL ?

Aux premiers jours de l'hymenée,
On voit ses fers avec transport,
La fleur dont la chaîne est ornée
La fait porter sans nul effort ;
Mais que de cette fleur trompeuse,
Les fers se montrent séparés,
La chaîne alors devient affreuse,
Si les anneaux n'en sont dorés.

Venez.

JULIENNE.

Monsieur le notaire a raison, employez l'absence de madame ; à son retour, il lui sera agréable de n'avoir plus qu'à signer.

FLORVILLE.

(*A part.*) Ils m'y forcent ! (*Haut.*) Vous croyez donc....

LE NOTAIRE.

Sans doute, venez.

JULIENNE (*le pressant*).

Mais, allez donc.

FLORVILLE.

Allons, (*à part*,) puisse toute cette aventure finir heureusement.

SCENE XX.

JULIENNE (*seule*).

FERMONS sur eux la porte pour qu'ils ne soient pas dérangés. — Ma maîtresse est cependant bien heureuse d'avoir des domestiques comme nous ; sans Julien et moi c'en était fait du rendez-vous qu'elle avait si bien préparé.

SCENE XXI.

JULIENNE, Mad. DE ROSELLE (*un portrait à la main*), JULIEN.

Mad. DE ROSELLE.

EH ! mais, on m'apprend de jolies choses.

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers.*

Comment se peut-il qu'ici
On laisse entrer Florville ?

JULIEN.

Que sur ce point, Dieu merci,
Madame soit tranquille :
Il ne peut plus s'esquiver,
N'craignez pas qu'il sorte,
Et s'il v ent encore vous trouver,
Ce n'est pas par la porte.

Mad. DE ROSELLE.

Que voulez-vous dire ?

JULIEN.

Que n'ayant pas d'autres moyens de vous débarrasser de M. de Florville, je lui ai proposé, de votre part, une petite promenade dans le jardin, il y a consenti, je l'ai suivi, et sitôt qu'il a été entré, j'ai fermé la porte.

Mad. DE ROSELLE.

Et Gernance, où est-il ?

JULIENNE.

Dans la bibliothèque, avec le notaire.

Mad. DE ROSELLE.

A-t-il su l'arrivée de M. de Florville ?

JULIENNE.

Oui, madame, et même s'il n'avait pas craint de vous compromettre, sans doute il se serait opposé!...

Mad. DE ROSELLE.

Opposé ! M. de Florville a donc voulu entrer de force ?

JULIEN.

Certainement, madame; sans cela, aurions-nous été obligés d'employer la ruse.

Mad. DE ROSELLE.

Entrer de force dans la maison d'une femme ! le procédé est révoltant, quelque mauvaise idée qu'il m'ait donnée de lui, je ne l'aurais jamais cru capable d'un pareil manque d'égards. Vîte, une plume, de l'encre. (*à Julienne*,) Toi, prie M. de Gernance d'attendre encore un moment, dis-lui que je suis confuse de l'embarras dans lequel il s'est trouvé... que... c'est ce portrait qui en est cause, et que j'espère qu'il sera mon excuse auprès de lui.

JULIENNE.

Oui, madame. (*Elle passe dans la bibliothèque.*)

Mad. DE ROSELLE.

Maintenant, témoignons à M. de Florville ma juste indignation.

JULIEN.

Ce sera bien fait!

Mad. DE ROSELLE (*écrivant tout haut*).

« Monsieur, par votre dernière démarche, vous » achevez de rompre tous les liens qui pouvaient en- » core m'attacher à vous....

JULIEN.

C'est cela!

Mad. DE ROSELLE.

» S'introduire chez une femme, malgré elle, user » de violence, la compromettre vis-à-vis ses gens...

JULIEN.

Vis-à-vis de ses gens, cela est vrai, c'est indigne!

Mad. DE ROSELLE.

» Une pareille conduite n'a pas de nom. Adieu, » monsieur, adieu, ne vous représentez jamais devant » moi ». Porte cette lettre à M. de Florville; j'espère qu'elle sera suffisante.

JULIEN.

Je crois aussi que oui, madame, et pour lui éviter de faire le tour, je lui ouvrirai la petite porte du jardin.

(*Il sort.*)

SCENE XXII.

Mad. DE ROSELLE, FLORVILLE, LE NOTAIRE.

FLORVILLE (*au notaire, à la porte du cabinet*).

Suivez en tout mes intentions, pour laisser madame de Roselle plus libre, je me retire.

LE NOTAIRE.

Soyez tranquille. (*Florville fait une fausse sortie et guette à la porte du cabinet.*) Madame, voici le contrat, le futur a déjà signé.

Mad. DE ROSELLE.

Où est-il? Laisse-moi.

LE NOTAIRE.

Par délicatesse, il vient de se retirer : comme il vous fait des avantages très-considérables, il a craint quelque difficulté de votre part, et c'est moi-même qu'il a chargé de vous déclarer qu'il ne céderait pas sur ce point.

Mad. DE ROSELLE.

Des avantages ? je n'en veux aucun. Je ne signerai pas.

FLORVILLE.

O ciel !

LE NOTAIRE.

Mais, madame, ce n'est pas là une cause de refus.

Mad. DE ROSELLE.

C'en est une pour moi.

LE NOTAIRE.

Depuis trente-sept ans que j'exerce honorablement mon emploi, je n'ai pas encore vu de contrat rompu sur un pareil motif.

Mad. DE ROSELLE.

Monsieur, vous ne connaissez pas ma position.

AIR : *Jettez les yeux sur cette lettre.*

On n'accepte aucun avantage,
Moi, je vous le dis sans détour,
Que s'il s'agit d'un mariage
Où l'on s'épouse par amour.

LE NOTAIRE.

A quelque point qu'il vous honore,
Ce refus est hors de saison :
On doit accepter mieux encore,
Quand on épouse par raison.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN (*bas*)

Madame, M. de Florville est là bas, qui fait un train du diable

Mad. DE ROSELLE.

Comment, encore.

JULIEN.

Oui, madame, il m'a même battu. Il dit que votre lettre ne lui est point adressée, que vous ne serez jamais qu'à lui; il soupçonne son rival du tour qu'on lui joue et prétend qu'il le tuera.

Mad. DE ROSELLE (*prenant le contrat.*)

Donnez, monsieur, donnez. (*A part.*) Je vais lui prouver qu'il n'a plus rien à prétendre. (*Elle signe. A Julien.*) Retourne à M. de Florville, et dis-lui que tu m'as vu signer le contrat qui me sépare à jamais de lui. Va.

LE NOTAIRE.

Recevez, madame, mes félicitations. Je vous laisse une expédition du contrat, et j'emporte avec moi la minute.

SCENE XXIV.

Mad. DE ROSELLE, FLORVILLE.

FLORVILLE (*à part.*)

LE contrat est signé, mais il n'est dû qu'à la ruse; rendons-le à mad. de Roselle, si je ne puis me justifier.

Mad. DE ROSELLE.

Me voilà donc unie pour jamais à Gernance!.... Je voulais confier ma vie à l'amour, je ne puis la confier qu'à l'honneur et à l'amitié. Ah! dans mon malheur c'est encore un assez doux partage. — Ciel! Florville?

AIR : *Che mimestra.*

Mad. DE ROSELLE.
Vous encore, quelle audace!
FLORVILLE.
Un mot, un seul mot, de grace.
Mad. DE ROSELLE.
Vous encore, quelle audace?
Tant d'arrogance me lasse.
FLORVILLE.
Un mot, un seul mot, de grace.
Du sang froid,
Ecoutez-moi.
Mad. DE ROSELLE.
Monsieur, Monsieur, laissez-moi. *bis.*
FLORVILLE.
Vous me jugez sans m'entendre,
Je ne veux que me défendre.
Mad. DE ROSELLE.
Vous entendre, vous entendre!
La demande doit surprendre.
FLORVILLE.
Vous me jugez sans m'entendre,
Je ne veux que me défendre,
Ah! de grace, écoutez-moi.
Mad. DE ROSELLE.
C'est encore quelque ruse.
ENSEMBLE.
Ce n'est pas moi qu'on abuse.
FLORVILLE.
Près de vous, user de ruse.
FLORVILLE (*seul.*)
Près de vous, user de ruse;
Elle est indigne de moi.
Mad. DE ROSELLE.
C'est encore quelque ruse,
Monsieur, Monsieur, laissez-moi.
FLORVILLE.
Un mot, de grace.
Mad. DE ROSELLE.
Ah! quelle audace.
FLORVILLE.
Du sang froid,
Ecoutez-moi.

Mad. DE ROSELLE.

Non, laissez-moi.

FLORVILLE.

Du sang froid,
Ecoutez-moi.

Mad. DE ROSELLE.

Non, laissez-moi.

Cessez, monsieur, un langage qu'il ne me convient plus d'entendre.

FLORVILLE.

AIR : *Bouton de rose.*

Toujours le même,
Florville embrasse vos genoux ;
Loin de vous, Florville vous aime ;
Florville revient près de vous
Toujours le même.

Mad. DE ROSELLE.

Toujours le même,
Mon amour trop long-tems dura ;
Mais je sais haïr comme j'aime,
Et ma haine à présent sera
Toujours la même.

FLORVILLE.

Au moins, apprenez-moi mon crime.

Mad. DE ROSELLE (*montrant la lettre envoyée par Gernance.*)

Lisez et jugez vous-mêmes.

FLORVILLE.

Par quel hasard cette lettre se trouve-t-elle entre vos mains ?

Mad. DE ROSELLE.

Vous ne vous attendiez pas à cette preuve de votre perfidie ?

FLORVILLE.

Mais je ne conçois pas....

Mad. DE ROSELLE.

Votre trouble vous trahit, Florville..... laissez-moi, monsieur.

SCENE XXV.

LES PRÉCÉDENS, TOM.

TOM.

JE suis sûr qu'il est ici, je veux lui parler. — Mon maître, mon cher maître ! (*Il se jette à genoux.*)

AIR : *Sans doute, employez la contrainte.*

C'est comme un poids insupportable,
Qui me presse là de partout;
Je ne dors plus, et même à table
A rien je ne trouve de goût.
Otez-moi ce poids qui m'assomme,
Que je ne sois plus un vaurien :
Faites de Tom un honnête homme,
Pour qu'il mange et qu'il dorme bien.

Mad. DE ROSELLE.

Que veut-il dire ? Expliquez-vous ?

TOM (*Tirant une bourse.*)

Ah ! Madame, priez un peu pour le pauvre Tom. Voici le fait : Mon maître il avait beaucoup de lettres de Madame, M. Gernance est venu un matin, et m'a fait le proposition de lui prêter pour un moment le paquet de lettres.

Mad. DE ROSELLE.

Eh bien ?

TOM.

Il avait là une diable de bourse.

Mad. DE ROSELLE.

Eh bien ?

TOM.

Pour avoir la bourse, il fallait donner les lettres.

Mad. DE ROSELLE.

Après ?

TOM.

Après, j'ai pris le bourse. Le voilà, mon maître.

Mad. DE ROSELLE.

Ah ! Florville, ah ! mon ami, je suis perdue ! Si vous saviez, le plus perfide des hommes.....

FLORVILLE.

Remettez-vous.

Mad. DE ROSELLE.

Non ; tout est fini....

FLORVILLE.

Je sais tout.

Mad. DE ROSELLE.

Vous ne savez rien.

AIR : *Lubin a la préférence.*

Quelle affreuse perfidie !
J'en sens toute l'horreur !
Un lâche imposteur
Vient d'empoisonner ma vie,
Le désespoir est dans mon cœur.

FLORVILLE.

Un moment, daignez m'entendre.

Mad. DE ROSELLE.

Ah ! que pourriez-vous m'apprendre ?
Mon affreux destin
Est trop certain ;
J'ai signé l'arrêt de ma main.

FLORVILLE.

Mais daignez m'entendre enfin.

Mad. DE ROSELLE.

Mon malheur n'est que trop certain,
Eh ! que pourriez-vous donc m'apprendre ?
Mon unique espoir,
C'est de pouvoir,
Selon mes vœux,
Rompre des nœuds.
Odieux.

FLORVILLE.

Que votre cœur se rassure, Germance ne vous est rien.

Mad. DE ROSELLE.

Que voulez-vous dire ?

FLORVILLE.

Que l'homme fortuné, à qui vous êtes unie, n'est point ce Germance, objet de votre haine, qu'un autre...

Mad. DE ROSELLE.

Un autre ? Où donc est-il ?

FLORVILLE.

Vous le voyez à vos genoux.

Mad. DE ROSELLE.

Quelle nouvelle erreur !

FLORVILLE.

Lisez le contrat.

Mad. DE ROSELLE.

Mais par quel hasard ?

FLORVILLE.

Une méprise est la cause de tout.

Mad. DE ROSELLE.

Et mon portrait ? serait-ce aussi vous?..

FLORVILLE.

Air nouveau de Wicht.

L'erreur qui m'a pour un rival,
En arrivant, fait reconnaître,
Quand vous me vouliez tant de mal,
De ce portrait m'a rendu maître ;
Si vous l'exigez, le voilà,
L'image peut m'être ravie,
Il en est une autre encor là
Qu'on n'ôtera qu'avec ma vie.

Mad. DE ROSELLE.

Ah! non, garde-le, mais pour toi,
Qu'est-il besoin d'un pareil gage,
Quand je te rends maître de moi,
Que t'importe une vaine image ;
Tu ne saurais me soupçonner
D'être avare pour ce que j'aime :
Mais que reste-t-il à donner
Lorsque l'on se donne soi-même ?

SCENE XXVI.

LES PRÉCÉDENS, JULIEN, JULIENNE.

JULIEN.

HOUF ! j'en suis venu à bout, madame ; monsieur de Florville faisait encore quelques difficultés, mais sitôt que je lui ai dit que son jockey était monté chez madame, je ne sais quelle peur l'a pris tout-à-coup, et il est décampé sans demander son reste.

Mad. DE ROSELLE.

Florville, remerciez Julien pour le soin qu'il s'est donné de congédier votre rival.

JULIEN.

Florville ?

FLORVILLE.

Oui, mon ami, c'est moi qui suis Florville, et qui te pardonne de bon cœur toutes les injures et tous les mauvais traitemens.

TOM.

Mon maître, puisque vous êtes en train de pardonnez ?

FLORVILLE.

A la bonne heure.

TOM.

Bravo ! la bourse me reste, je n'ai pas mal arrangé mes petites affaires.

VAUDEVILLE.

FLORVILLE.

Air nouveau de Wicht.

Depuis long-tems tout se confond,
L'esprit embrouille tout en France,
Ne plus croire à rien, c'est raison ;
Et parler de tout, est science.

En amour surtout, quelle erreur!
A Madame de Roselle.
N'en redoute point pour le nôtre.
L'amour léger n'est qu'une fleur,
L'amour constant, c'est le bonheur;
Je ne prendrai pas (*bis.*) l'un pour l'autre.

JULIENNE.

Une femme dans ce pays
A deux personnes auprès d'elle,
Un mari rarement épris,
Et puis un amant plein de zèle:
Le mari par fois est absent,
Et l'amant fait le bon apôtre;
On est pressée, il est présent,
Et c'est ce qui fait bien souvent,
Qu'une femme prend (*bis.*) l'un pour l'autre.

JULIEN.

Un Gascon n'a qu'un vieux chapeau,
Qui lui couvre à peine la tête;
Il court au cafe du caveau,
A Paphos ou dans quelque fête;
Un chapeau tout neuf, en entrant,
Frappe ses yeux; et c'est le vôtre;
Il met le sien au même rang,
Et le soir, en se retirant,
Par mégarde il prend (*bis.*) l'un pour l'autre.

TOM.

En tous pays, semblable erreur
Amène pareille méprise,
Ce monde, hélas! est bien trompeur,
Et l'on y fait mainte sottise;
Il est certain cas où pourtant
Nous savons tous quel est le nôtre:
Mettez près du moins clairvoyant,
Un sac vuide, un sac plein d'argent,
Il ne prendra pas (*bis.*) l'un pour l'autre.

Mad. DE ROSELLE, *au Public.*

L'auteur, l'acteur ne peuvent rien,
Si le Public ne les seconde;
Il faut, pour que tout aille bien,
S'entr'aider un peu dans le monde;

De ce côté sont les défauts,
Que l'indulgence soit du vôtre ;
Point de sifflets, quelques bravo ;
Mais surtout point de quiproquo ;
Et ne prenez pas (*bis.*) l'un pour l'autre.

FIN.

Paris. 52,

Fabricant de D